

Jeanne Susplugas, maison et dépendances



Jeanne Susplugas, maison et dépendances.

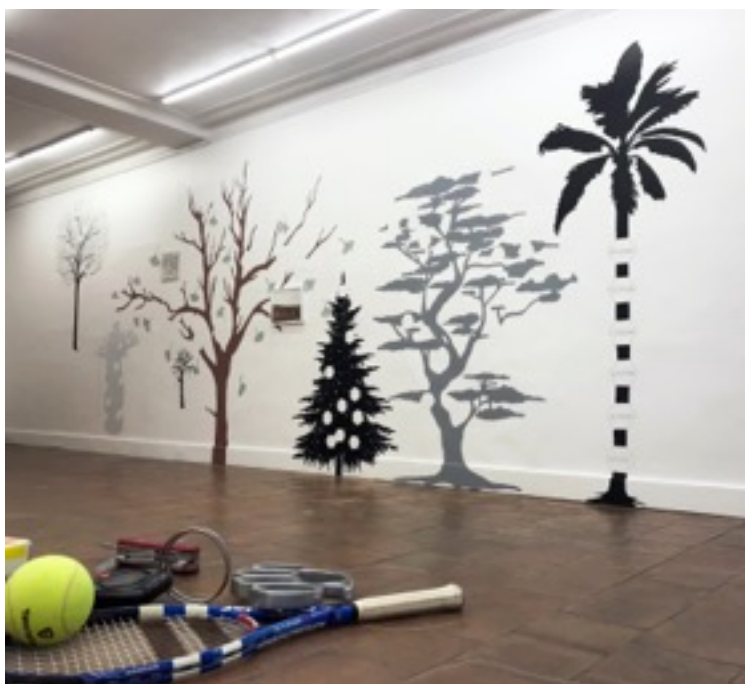
« Etre artiste, cela s'est imposé à moi comme un choix, comme une évidence. J'ai grandi dans une famille scientifique, de chercheurs pharmaceutiques. J'ai passé du temps à les observer en train de regarder à travers leurs microscopes. Enfant, je peignais, je dessinais. Adolescente j'étais passionnée d'Histoire de l'Art, que j'ai étudié et que j'aurais dû enseigner. Mais mon directeur de thèse, Philippe Dagen, m'a encouragé à essayer. Très vite j'ai aussi rencontré Michel Nuridsany, et les expositions ont commencé et se sont enchaînées. Ce qui m'a rassuré, je pouvais gagner ma vie. Et je crois que mon espèce d'innocence m'a protégé. »

Avec ses dessins, films ou installations à grande échelle, Jeanne Susplugas est connue pour son travail, non dénué de recul et d'humour, sur nos folies, phobies, obsessions, TOCS, addictions, « distorsions sociales » et son examen des effets des médicaments et des narcotiques illégaux sur nos sociétés. Elle a été exposée au musée d'art moderne de Grenoble, au musée d'art moderne de Saint-Étienne, au Kunst-Werke de Berlin, au Fresnoy, au Palais de Tokyo, à la Biennale de Shanghai, pour n'en citer que quelques uns. Ses films ont été montrés dans des festivals tels Hors Pistes (Centre Pompidou), Locarno International film festival, Miami film festival, Rencontres Internationales Madrid, Paris, Berlin... Actuellement une exposition monographique lui est consacrée à la Galerie Mansart dont Camilla Frasca et Antoine Py sont les commissaires inspirés.

« Ma première oeuvre, ça devait être en 1997, c'est une photo, car je me disais qu'il y avait plus de choses à inventer avec ce médium qu'avec la peinture. C'était une photo en gros plan d'une tête de Barbie découpée en deux : « Cut Doll » Et puis en 1998 il y a eu « Maison Malade » là c'était une photo sensée documenter une idée d'installation que j'ai pu réaliser en 2002 à l'ARCO, j'étais invitée par Jérôme Sans. Il y avait déjà une salle capitonnée comme dans les hôpitaux psychiatriques : une pièce pour te protéger et qui t'enferme en même temps, comme la maison. J'ai toujours eu cet intérêt pour l'humain, la mini-folie présente en chacun de nous, les obsessions que l'on porte, avec le basculement possible; c'est à fois fascinant et très inquiétant. Je me méfie toujours un peu de ce mot « folie », même si ce thème m'a intéressé depuis que je suis enfant, dans la littérature, dans l'Histoire et la philosophie.

entourage ce que chacun emporterait comme objets s'il devait quitter la maison dans l'urgence et sans penser y revenir. Souvent cela donne des listes avec portables, stylos, livres des objets « génériques » pour se défendre et se soigner (par exemple couteau suisse et aspirine) et un objet fétiche « Mon violon », « ma raquette ». Souvent ce sont des objets-petites béquilles du quotidien mais qui peuvent aussi empêcher de s'envoler ... J'ai d'abord traduit ces listes en une série de dessins, au style volontairement enfantin, puis en installations volume à grande échelle.

D'ailleurs beaucoup des objets choisis reviennent et me rappellent ceux de mes portraits de cerveaux de la série « In my brain ». Là je demandais les pensées immédiates et obsessionnelles de mes amis. Une fois leur témoignage récolté, j'allais sur internet pour chercher une icône qui symboliserait par exemple la mort ou l'amitié. Je recrée à partir de là un picto pour que n'importe- qui puisse comprendre en regardant mon dessin et puisse se raconter une histoire.



Oui tu me poses la question des livres; c'est vrai que j'aime lire; les classiques comme « Une chambre » de Virginia Woolf ou la littérature contemporaine comme « Les choses humaines » de Karine Thuil, les livres de Marie Darrieussecq, Claire Castillon, Marie-Gabrielle Duc, « les Enténébrés » de Sarah Chiche, ou le dernier de Vanessa Spingora. L'écriture m'emmène quelque part et m'inspire.

Mon dernier travail, c'est ce wall-painting avec ces arbres, en regard de nos arborescences familiales. Chaque arbre ici représente un individu et ses phobies. Car j'ai remarqué que souvent pour qualifier une grand-tante, on parle de sa phobie ou de sa maladie qui finissent par absorber toute

son identité post-mortem. Pour les termes, cachophobe, atichiphobe, chiniophobe; je n'ai rien inventé, tous ces mots existent ...on se demande qui est d'ailleurs le plus fou dans l'histoire.

Quand à mes projets, en plus des expositions, je travaille à un projet de VR (réalité virtuelle) : un voyage dans le cerveau de manière très onirique. J'ai fait la résidence VR du festival d'Arles, et je suis lauréate de la Bourse DICréAM du CNC, donc on devrait arriver à produire ce premier projet ... après bien sûr j'ai plein d'autres idées autour du virtuel.»

Née en 1974 à Montpellier, Jeanne Susplugas vit et travaille aujourd'hui à Paris.

Pour en savoir plus : www.susplugas.com.

Interview réalisée par Valentine Meyer le 23 Mars 2020 par téléphone.

